Titre :	Référence : **ANCESTRAMIL**
106e REGIMENT D'ARTILLERIE LOURDE **5e Groupe** **HISTORIQUE** **1914-1919**	**Artillerie** **1914-1918**
Auteur :	Origine : http://gallica.bnf.fr/ **Droit : domaine public** **Transcription intégrale**
Référence : Chapelot (Paris) sd	Transcripteur : **MF. ROBELIN** Date : **2016**

Ancestramil

HISTORIQUE

DU

5e GROUPE

Du 106e RÉGIMENT D'ARTILLERIE LOURDE

———

Sans entrer dans des détails fastidieux, nous nous contenterons de suivre le groupe dans les grandes actions auxquelles il a pris part, notamment sur les champs de bataille de l'Argonne, de Champagne, de Verdun, de l'Aisne et de la Somme.

Le 5e groupe du 106e R. A. L. était à l'origine une batterie de siège du 7e régiment d'artillerie à pied, commandée par le capitaine **MATHERON**. C'est à ce titre qu'il se trouve faire toute la dure campagne de l'Argonne, où il prit part aux fameuses journées de juillet et août 1915.

Le capitaine **MATHERON**, dont le personnel servait plusieurs batteries de tir de différents calibres, commandait alors un secteur. Il fut décoré de la Légion d'honneur pour la belle conduite de ses hommes et pour son courage personnel. Quelques pertes à déplorer, dont celle d'un lieutenant tué en premières lignes alors qu'il observait les tirs.

Pendant cette campagne d'Argonne, une première transformation se produit : la batterie du capitaine **MATHERON**, renforcée de chevaux et conducteurs, se dédouble pour former un groupe lourd du 45e régiment d'artillerie de campagne comprenant deux batteries, une colonne légère et un état-major de groupe. Le capitaine **MATHERON**, promu chef d'escadron à T. T., prend le commandement de ce groupe, qui, en août 1915, se déplace pour se rendre en Champagne, en prévision de l'attaque qui doit avoir lieu en septembre.

Le groupe devient dans cet intervalle 5e groupe du 106e R. A. L., régiment commandé par le lieutenant-colonel **VIAUX**. L'attaque se déclenche le 25 septembre. Le groupe a largement contribué au succès. Quelques pertes à déplorer et quelques citations à signaler.

Fin octobre, le groupe est retiré et va au repos à Villeneuve-Champagne, où le régiment doit se regrouper.

Il se rend ensuite à Bergères-les-Vertus, en cantonnement de repos.

Fin janvier 1916, le 5e groupe est envoyé dans la Montagne de Reims pour construire des positions de renforcement et de repli. Celles-ci exécutées, il revient à son cantonnement de repos à Bergères.

Le 17 février, le groupe fait mouvement pour se rendre sur le front de Champagne qui devient actif. Il se met en position sur la route de Suippes à Mourmelon-le-Grand.

Les tirs d'accrochage commencent aussitôt sur les objectifs désignés : la tranchée des Vandales, le bois 372, la ferme Navarin et le Bonnet-d'Evêque. Le temps n'est pas propice et de jour en jour on remet une action offensive qui, finalement, n'a pas lieu. On profite des loisirs et chacun s'organise aussi confortablement que possible ; on construit des jardins d'agrément et Pasquès édifie une superbe et monumentale fontaine. Hélas! comme la première goutte d'eau coulait, l'ordre de départ arrive. Adieu gourbis, source et jardins suspendus ; on part pour Beaumont. Les pièces sont en plein champ, vaguement défilées et abritées par les arbres du canal. Les hommes cantonnent dans le village souvent marmité. Malgré les précautions prises, le capitaine de **MARCLEY**, qui commandait la 7e batterie, est blessé et immédiatement évacué. Il est cité

à l'ordre du jour de l'Armée et décoré de la Croix de guerre pour avoir exigé d'être pansé le dernier comme plus ancien.
Le 11 juin, le capitaine **GRAND-COLAS** le remplace et, sans événement digne d'être signalé, les jours succèdent aux jours dans la triste monotonie des jours de guerre. Le 25 juin, l'ordre arrive d'embarquer à Saint-Hilaire-au-Temple pour faire route sur Verdun.
Le 1er juillet, la 7 e batterie s'installe au fort de Charny et la 8e met en position au fort de Chana. Nous sommes en 1916, à Verdun, au lendemain des vigoureuses attaques de l'ennemi. Sous le choc de cette masse d'hommes et de projectiles, nous avions dû céder du terrain et les troupes allemandes attaquaient sans relâche, croyant déjà saisir la ville qu'elles dominaient des hauteurs de Douaumont et de Vaux. C'était la lutte incessante avec toute la barbarie de la guerre moderne, une dépense inouïe de projectiles, des nuages continuels de gaz. Verdun, c'était le tombeau où tombaient tant et tant de braves, mais c'était aussi le champ où se moissonnaient abondamment les fleurs rouges du sacrifice. C'est là que le groupe arrivait, relevant les régiments épuisés. La nuit, l'ennemi est calme et nous nous agitons ; mais toute la journée, les positions sont arrosées d'obus de tous calibres. Le 7, un servant est tué ; le 10, un dépôt de gargousse flambe et la 2e pièce est mise hors d'usage. Le 4 août, la 7e et la 8e batteries vont occuper une position au nord de Germon ville. Ces divers changements se font rapidement et sans incidents, les pièces arrivées à 21 h. 45 sont prêtes à tirer le 5 à 3 heures. Et les jours s'écoulent lentement au bruit monotone du canon qui fait rage. Nos pièces tirent avec acharnement, tantôt pour neutraliser les batteries ennemies, tantôt sur les routes pour gêner la circulation, parfois même elles appuient des attaques locales d'infanterie.
Mais voici les jours d'octobre, ou nous devions repousser l'ennemi des ruines où il s'était établi quelques mois plus tôt. Les batteries cherchent à élargir leur champ d'action et à augmenter le plus possible leur portée en vue d'un recul probable de l'ennemi. Le 24, nos fantassins reprennent, les forts de Douaumont et de Vaux. L'ennemi contre-attaque furieusement, mais chaque fois ses vagues d'assaut se brisent contre nos tirs de barrage abondamment nourris tant en explosifs qu'en obus toxiques. Nos pièces prennent leur large part au concert et leurs voix graves semblent marquer le rythme de ce formidable orchestre de mort. Le 15 décembre, nouvelle attaque et nos merveilleux fantassins se ruent à l'assaut et enlèvent les côtes que nous avions dû abandonner en février et mars. Vacherauville, la côte du Poivre, Louvemont, la cote 378, Les Chambrettes, la cote 329 et Bezonveaux retombent entre nos mains. En quelques semaines de combat, nous avions repris ce que l'ennemi avait mis des mois à conquérir. Le danger de Verdun était éloigné de ce côté, il n'y avait plus à craindre ; l'hiver pouvait venir. Et il venait, en effet, avec tout son cortège de pluies, de neiges et de vents. Aux échelons, les chevaux étaient enlisés dans la boue gluante de la Meuse. Les nuits de ravitaillement étaient dures et les conducteurs, malgré leur manteau, grelottaient sous les rafales. Métier terrible et ingrat, on marche toujours au pas, spectateur de la bataille ; vainement on scrute le noir de la nuit pour essayer de comprendre les événements. Ces mornes réflexions èmmènent peu à peu le conducteur loin du combat, dans les régions de paix et de silence, où cette heure est celle du sommeil ; mais soudain un éclatement l'arrache à sa rêverie, à moins que ce ne soit un trou d'obus dans lequel s'effondre son précieux chargement.
Tous les hommes sont donc fatigués, le repos devient nécessaire et c'est avec plaisir que, le 9 février, le groupe partait au repos pour Réveillon, où il arrivait après de longues, et pénibles étapes par un froid terrible. C'est là que le capitaine **POTRON**, commandant la 8e batterie, est décoré de la Légion d'honneur, et la Croix de guerre est remise aux brigadiers et canonniers cités à Verdun. Le séjour au cantonnement est court et, le 6 mars, arrive un ordre de départ.
Un nouveau chapitre, celui de l'Aisne, commence pour le groupe, plus tragique et plus long que les autres. Nos batteries sont installées au nord-est de Brenelle. Aussitôt on commence les tirs d'accrochage. Le secteur est agité, le tir de l'artillerie devient plus violent, de longs duels s'engagent, que signale en termes concis le communiqué ; un mouvement plus grand sur les

routes, l'infanterie qui monte en ligne, des batteries qui arrivent, ajoutez encore je ne sais quoi qui flotte dans l'air, un pressentiment général, une appréhension plus grande en même temps qu'un secret espoir, tout cela impressionne, et on murmure à voix basse. Quelque chose de grave se prépare, un événement est tout proche ; le 15 avril, le silence semble écrasant et de sinistre présage ; enfin, des ordres arrivent, annonçant ce que tout le monde disait tout bas : « C'est pour demain ! » Toute la journée et toute la nuit les servants tirent sans arrêt et avec rage, on attend des nouvelles, on interroge les blessés qui descendent et, en rassemblant ces divers documents, on finit par apprendre que nous avons avancé sur la droite et la gauche de l'Aisne. Malheureusement, les fantassins sont arrêtés sur les pentes du Chemin-des-Dames où la bataille fait rage.

Pendant trois jours, l'attaque continue et la lutte est acharnée ; le 19, le bruit de la bataille s'éloigne et nos canons, hors de portée, sont réduits au rôle de spectateurs muets. Mais les ordres ne tardent pas à arriver et pour quelques jours les batteries s'installent dans le village de Presles-et-Boves. La 8 e batterie se trouve dans le parc d'une assez jolie maison bourgeoise, qui se démolit un peu plus à chaque coup de canon. Nos positions sont provisoires et, différentes reconnaissances sont faites du côté de Rouge-Maison, où les batteries s'installent le 6 mai 1917. Pendant ces derniers jours, l'artillerie s'est montrée digne des camarades de l'infanterie et les éloges que nous recevons du général **de MITRY** et du colonel **MARTIN** sont des documents dont nous sommes fiers et justement orgueilleux. L'attaque semble ainsi terminée, mais le calme est loin de se rétablir : l'ennemi tire sans arrêt sur nos positions qu'il connaît parfaitement pour les avoir occupées.

Le 13, quelques hommes sont atteints ; le 21, un officier de la 7e batterie et un maréchal des logis sont blessés.

Le 25, la 8e est fort éprouvée ; la 2e pièce, a « La Lilloise », qui avait fait l'Argonne, la Champagne et Verdun, a trouvé ce matin-là une fin glorieuse : frappé par un obus de plein fouet, le tube a été coupé net à 30 centimètres environ en avant de la frette de calage. « La Lilloise » est morte au champ d'honneur, la gueule encore chargée de l'obus qu'elle destinait à l'ennemi. Elle avait tiré le chiffre énorme de 8.000 coups.

Le tir, du reste, ne s'arrête pas ; tous les jours il recommence avec la même intensité, tant à explosifs qu'à obus asphyxiants. Dans la nuit du 25 au 26, par suite d'un tir intensif à obus à gaz, tout le groupe est obligé à tenir le masque toute la nuit. Plusieurs hommes sont intoxiqués. Malgré tout, la confiance règne pleinement au groupe, trop pleinement même, car les servants négligent, de s'abriter profondément pour éviter les éclats. A la 8e batterie, sept servants sont ainsi blessés en lisant leurs lettres. Décidément, Rouge-Maison est funeste au groupe le 16 juin, un maréchal des logis et trois hommes de la 7e batterie sont tués à leur pièce au cours d'un tir, par un obus de 21 centimètres.

La position du groupe est intenable et, le 18 juin, dans la soirée, ordre est donné au groupe d'occuper de nouvelles positions. Le déménagement se fait avec un ordre parfait, sous un bombardement d'obus de 21 centimètres et c'est avec un réel soulagement que le groupe occupe les positions occupées précédemment par un groupe de 120 à tracteurs. Il suffit de refaire les plates-formes et d'agrandir un peu les alvéoles pour y mettre nos 155. Aussi, le 20 juin, les tirs de réglage commencent et les servants reposent peu ; heureusement, l'ennemi ignore nos positions et s'acharne sur celles de Rouge-Maison, dont les grottes s'effondrent.

Et les jours s'écoulent dans un calme relatif.

Enfin, l'ordre arrive, le 3 août, de désarmer les batteries pour se rendre à Fresnoy-la-Rivière. Après quinze jours d'un bienfaisant repos, le groupe refaisait la route en sens inverse et s'installait à ses anciens emplacements. Rien n'y a changé, à part toutefois le camouflage qui a jauni et se trouve doré comme les moissons. Provisoirement, les pièces restent-là ; mais après de longues et fréquentes reconnaissances, il est décidé d'aller à Moussy-sur-Aisne.

Immédiatement, on commence les travaux. Le groupe a donc occupé Chavonne du 20 juin au 30 septembre, avec l'interruption de douze jours à Fresnoy-la-Rivière. Au cours de ce séjour, 6.163 coups ont été tirés rien qu'à une seule batterie. Les nouvelles positions ne pourront être terminées que dans les premiers jours de novembre. Le journal d'une batterie relate des détails intéressants sur cette construction. Elle aura nécessité l'apport d'environ 300 tonnes de matériel, soit 200 chariots. Le matériel comprend 1.000 rondins, 105 cadres, 150 tôles, 2.000 planches de coffrage et voliges, 150 claies, 1.000 sacs à terre, 400 mètres de rails et 6 wagonnets. Soit 4 tonnes par homme à abriter. Il aura fallu 805 journées de travail, facilité pourtant par le beau temps et l'arrivée régulière des matériaux. Bien que tout ne soit pas complètement terminé, les tirs commencent abondants et fournis. Du reste l'artillerie française devient de plus en plus active et le secteur prend la physionomie d'un secteur d'attaque. Le nombre des ballons grandit de jour en jour et les avions rôdent sans cesse et survolent les lignes ennemies. Tout semble prédire des grands événements. Malheureusement, le temps se montre un redoutable adversaire et force le commandement à retarder l'affaire qui, finalement, a lieu le 23 octobre. Nos troupes prennent le fort de La Malmaison et arrivent jusqu'à l'Allement-Vaudesson-Chavignon. (Aisne) Le 24, rien de nouveau; le 25 et le 26, nous attaquons à nouveau pour nous emparer de Pargny, Filain et La Royère. Nos objectifs semblent atteints et de notre côté le calme renaît ; l'ennemi continue de violents bombardements et quelques coups malheureux tombent à la 8e batterie, pendant que la 7e batterie subit pendant trois jours un tir de démolition de 150 et de 210, détériorant les abris et incendiant des munitions. Mais les accidents sont sans gravité.

Les heures d'attaques et de fièvre sont passées, les hommes ont le sentiment de la victoire. Les citations et les éloges du commandement viennent récompenser leur courage. Mais après ces jours plus tragiques que d'autres et plus efficaces aussi, on retombe brutalement dans la monotonie de la guerre de secteur. Ce sont les mêmes tirs à intervalles réguliers et chaque nuit les ravitaillements dans l'obscurité que seuls traversent les éclairs des départs et les lueurs éblouissantes des fusées.

Le 4 et le 5 novembre, sans attaque, l'ennemi se retire jusqu'à l'Ailette, sur toute la longueur du Chemin-des-Dames. Mais nous ne sommes point pour cela hors de portée de leurs canons, il se rappelle à notre souvenir par de courtes et violentes rafales. C'est la triste fin de notre séjour dans l'Aisne pendant cette dure année. Notre groupe a été de toutes les attaques où il s'est brillamment comporté. 1917 finit pour tous sur un air de victoire : les batailles de l'Aisne, de Verdun et des Flandres sont les beaux résultats de nos généreuses offensives. Aussi c'est avec un plein espoir que l'on voit venir l'année nouvelle.

Pourtant elle fut pleine d'événements et à deux reprises les faibles désespérèrent ; mais la victoire est prompte à se décider et l'ennemi, vainqueur en juillet, capitulait en août.

Le groupe a vécu ces deux phases, il a maintenu la retraite en mars et quelques mois plus tard il contribuait puissamment à la définitive attaque.

En cet hiver 1917-1918, le groupe reposait à Condor puis à Pierrefonds, faisant seulement quelques tirs d'instruction à Attigny. C'est alors que nous changeons d'écussons, le groupe devient le 1er du 306e ; ceci ne produit aucun changement, si ce n'est l'adjonction d'une 3e batterie, que le lieutenant **FARGETTE** va former au C. O. A. de Sézanne. Il est remplacé à la S. M. A. par le lieutenant **GUILLAUME**. Pendant ce temps, les jours se passent et mars arrive. Déjà depuis longtemps les journaux indiscrets préparaient l'opinion publique. L'ennemi méditait une formidable attaque. Mais où ? Le 21 mars, elle se déclenche dans l'Aisne. C'est une entreprise de grande envergure et l'opération longuement préméditée et soigneusement camouflée donne de brillants résultats. Immédiatement, le groupe est alerté et part sans perdre une seconde avec les corps d'armée chargés d'arrêter les Allemands qui venaient d'enfoncer le front anglais. Mais notre lourd matériel n'a pas le temps d'arriver pour se mettre en batterie, l'ennemi avance trop vite. Au nord de Chauny, les servants et les deux commandants de batterie manquent de peu d'être faits prisonniers. Ils ne doivent leur salut qu'aux camions automobiles

de la S. M. A., dans lesquels ils montent pour rejoindre Pontoise, point de rassemblement du groupe, dont on ignore la position exacte des différents détachements. L'agitation est extrême, les routes sont embouteillées par les batteries de campagne, les camions, les autos et le matériel considérable des Anglais.
Le lendemain, après une rapide reconnaissance, la 1re batterie est mise en position près de Varennes, la 2e batterie reste prudemment sur la route, prête à partir. Cette précaution n'est pas inutile : le jour même il fallait ratteler les chevaux pour partir.
Des positions sont reconnues. Les batteries s'installent à Caisnes et à Belle-Fontaine, avec mission de protéger la retraite au sud de l'Oise. Dans les journées du 26 et du 27, le front semble se stabiliser. Le 30, les servants construisent de nouvelles positions, la 7e batterie se transporte de Caisnes à Belle-Fontaine et le 2 avril l'ordre arrive de se diriger sur Choisy-au-Bac. Les hommes sont exténués, depuis huit jours ils ne cessent de marcher que pour tirer et de tirer que pour marcher. Malgré le poids de nos projectiles et la difficulté de remuer un matériel aussi imposant, ils ont été d'une rare énergie. Leurs membres raidis par la fatigue manœuvraient quand même sous l'influence d'une volonté jamais lasse. Aussi peut-on obtenir un jour de repos et le 5 ils mettaient en position à Ribécourt.
Le 10, le groupe est renvoyé à l'arrière pour chercher sa 3e batterie et former la colonne légère. Cette opération est complètement terminée le 20 et l'on repart pour occuper des positions sur la route d'Ailly à Remiencourt. Les positions sont faites avec soin, mais l'ordre arrive d'occuper de nouvelles positions devant Villers-Bretonneux, fortement menacé. Les positions sont construites à la hâte, les hommes sont sans abris et l'orale recommence. Le 18 mai, l'artillerie ennemie déclenche un tir violent. A la 1re batterie deux hommes sont tués et quelques-uns blessés. Les gaz, l'ypérite et l'arsine font de terribles dégâts. Le 26, douze hommes sont indisponibles ; le 27 on en signale sept nouveaux ; le 28, huit autres. La 3e batterie subit des pertes analogues. Tous les jours il y a de nouveaux malades qui souffrent terriblement de leurs brûlures. Enfin, le 31 il ne restait à la 1re batterie que quinze hommes ; il importait de prendre une solution immédiate : tous les invalides sont envoyés aux échelons pour prendre du repos.
A peine peut-on goûter aux charmes de la tranquillité que, dès le lendemain, tous remontaient aux positions. Mais ce n'est pas tout, si l'ypérite et l'arsine causaient des dégâts, un nouveau fléau devait en produire autant : la grippe s'acharne à son tour sur les hommes. On fut forcé d'abandonner nos pièces entre les mains d'un détachement du 301e R. A. L. Aux échelons on s'occupe fort de positions de repli, de défense rapprochée, etc. Le journal de marche de la 7e batterie dit : « Les 19, 20, 21, 22, toute la batterie est grippée ». Heureusement, ce n'est qu'un malaise et personne n'a été sérieusement atteint. Aussi à la fin du mois, tous les convalescents remontent aux positions.
Au milieu de tant de péripéties, on est arrivé jusqu'aux premiers jours de juillet. Les Allemands ont réalisé une avance heureuse sur le front de l'Aisne et après une légère accalmie on pressent une nouvelle attaque ; des dispositions sont prises en conséquence. Sur tout le front on fait des reconnaissances et d'importants coups de main. Mais on ne sait rien et l'on attend. Le 14, l'artillerie se montre plus active sur tout le front. L'attaque est déclenchée en Champagne. L'ennemi fait d'inquiétants progrès et arrive jusqu'aux portes d'Epernay et à Château-Thierry. A Paris l'on s'émeut, mais au front l'on reste confiant dans la victoire qui semble nous abandonner momentanément. Le 18, c'est l'heure de la contre-attaque et bientôt sur tout le front nos offensives allaient se déclencher, toutes couronnées de brillants succès. Aux batteries on assiste à ces événements qui se déroulent sur un autre front. Un malheureux obus tue un canonnier de la 7e. Il est enterré au cimetière de Blangy-Trouville. Un coup de main heureux nous rend les villages de Mailly-Raineval, Aubvillers, Sauvillers.
Le 31, après maintes reconnaissances qui n'ont pas abouti, on transporte les pièces à Remiencourt, en même temps qu'arrive une grande quantité de munitions. Le même jour, nouveau changement d'écusson : le groupe reprend celui du 106e et devient le 3e groupe, ce qu'il

est aujourd'hui. Quelques bruits d'attaque se répandent, la nuit la circulation est des plus intenses pour devenir nulle pendant le jour.
Dans la nuit du 7 au 8, les ordres arrivent : on attaque sur Mareuil. Le secret avait été convenablement gardé, la surprise a été générale. A 9 heures, nos pièces étaient hors de portée. L'enthousiasme est à son comble, les blessés qui redescendent ont de larges sourires pleins de promesses. Des troupes montent sans arrêt : infanterie, cavalerie, artillerie, même les ballons, tout avance. Les 9, 10 et 11, l'attaque continue, mais l'ennemi semble se ressaisir et offre une plus grande résistance. Le 12 l'ordre arrive aux batteries de partir et la route recommence poussiéreuse et longue. Il fait extrêmement chaud, mais avec quel plaisir l'on constate les ravages faits par nos, tirs d'artillerie. Les routes sont bordées de cadavres et nous constatons l'infime minorité de nos pertes.
Le 13, la marche en avant continue ; on approche du champ de bataille. Le 14, nos pièces sont mises en position aux environs de Guerbigny et l'on commence à tirer pour soutenir plusieurs attaques d'infanterie, sur Roye, qui n'aboutissent pas. L'ennemi se retranche dans ses anciennes positions de 1914 et ne semble pas vouloir lâcher. C'est à ce moment que le groupe quitte la bataille, avec ordre d'aller embarquer à Breteuil-la-Ville. Projets inutiles : dans la nuit l'ennemi bombarde la gare, un train explose et la gare est complètement détruite. Le groupe embarque donc une partie à Saint-Just-en-Chaussée, l'autre à Conty.
Cette fois c'en est fini, le groupe, en Lorraine, goûte les charmes insoupçonnés de ce secteur tranquille. Tour à tour les batteries s'installent à Brouville, Pettonville, Reherrey, puis se rassemblent à Adoménil et Rehainvillers. On travaille en vue de la guerre de mouvement; on exerce les servants à mettre rapidement en position.
Le 10 novembre, les batteries se disposent à redonner pour une nouvelle attaque ; mais le lendemain on apprenait la signature de l'armistice. Cet événement stupéfie dans sa rapidité. Au groupe, le calme est facilement maintenu.
C'était la juste récompense des dures années de labeur et de fatigue. La victoire ne leur semblait-elle pas due ?
Rien au groupe ne fut changé de ce fait, et avec le même ordre et le même entrain il commença sa route vers les pays reconquis. Après de longues étapes, Reclonville, Ibigny, Abreischwiller, Trois-Fontaines, Reutembourg, Wingersheim, Ohlungen, il participait, le 26, à l'entrée triomphale à Haguenau. Sans doute la réception fut moins brillante qu'à Metz ou à Strasbourg, mais elle fut plus amicale et peut-être plus sincère. Un arc de triomphe avait été dressé dans la grande rue, richement pavoisée, et chaque fenêtre s'ornait d'un drapeau français. Les Alsaciennes au grand nœud noir et en costume national offraient à tous de larges sourires avec une hospitalité généreuse. Le groupe, du reste, s'était fait remarquer par sa belle tenue, dont il reçut des compliments officiels du général **DUPORT**, commandant le 6^{e} corps, et du général **GERARD**, commandant l'armée.
Malheureusement, le soir même le régiment partait cantonner à Oberhofen ; c'est un vaste camp d'aspect triste, un large désert semé de forêts. De plus, le cantonnement est sale et mal installé. Il convient d'organiser tout cela à la française ; ce ne fut pas un léger travail et il fallut beaucoup de corvées de nettoyage.
Le 25 décembre, le commandement envoie le groupe à Haguenau. Pendant vingt jours ce fut un réel repos. Le cinéma regorge chaque soir de clients et dans les bals les valses sont effrénées. Après un nouveau séjour de courte durée à Oberhofen, les paquetages sont refaits et l'on repart pour Wittersheim et Berstheim. Là, nous sommes bloqués par les neiges et pendant trois semaines nous vivons dans ces villages, choyés par les habitants.
L'on commençait à s'endormir dans les délices d'Alsace et à mâchonner quelques mots de patois, quand, le 15 février, est arrivé l'ordre de départ. Nous avons fait là un très long voyage par Dettwiller, Lutzelbourg, Hesse, Réchicourt, Reclonville, Moyen, Bainville-aux-Miroirs, Ceintrey, Marien, Ecrouves, Void, Nançois-le-Petit, Stainville, Ancerville, Orconte, Loisy-sur-

Marne, Saint-Quentin-sur-Coole et Champigneul-Champagne, joli voyage, un peu fatigant il est vrai. En général nous fûmes bien reçus. Malheureusement, le temps, durant ces trois semaines, a été rarement beau. La traversée des Vosges fut particulièrement pénible à cause de la gelée. Mais nous avons pu nous convaincre que notre pays de France était bien le plus beau. Les Vosges, la vallée de la Moselle et les Hauts-de-Meuse sont des sites particulièrement intéressants. Champigneul-Champagne est seul bien triste et bien petit.

Pendant ces jours de voyage, nous avons vu partir presque tous les vieux officiers du groupe : le commandant **PECHOT**, les lieutenants **GUILLAUME, FARGETTE** et **SEGUY** nous ont abandonnés en cours de route. La 9e batterie tout entière, composée de canonniers des vieilles classes, a été dissoute à Sézanne, en même temps que la colonne légère à Orconte. Le groupe est donc bien changé ; le capitaine **BEST** et, le lieutenant **SERY** sont les seuls qui ont survécu, avec quelques rares hommes, à ce général bouleversement.

Le 18 mars, nous partons pour Bergères-les-Vertus, où nous trouvons un meilleur cantonnement. La fondation d'une coopérative est le seul événement saillant. Et maintenant dans les vignobles de Champagne, à Mareuil-sur-Ay, la 8e batterie et la 7e batterie à Mardeuil, le groupe assure le service de nombreux dépôts de munitions.

Qu'adviendra-t-il dans l'avenir ? Peut-être le hasard voudra-t-il qu'au milieu de tant d'unités dissoutes notre groupe soit conservé ? Je le souhaite. Mais si de plus jeunes ne transmettent pas les traditions eux-mêmes, j'ose espérer que dans l'histoire du régiment on leur réservera un beau chapitre. Il importe que l'on garde le souvenir des champs de bataille où nos anciens ont combattu. En Argonne ou en Champagne, à Verdun, dans l'Aisne et plus tard dans la Somme, le seul souci des chefs et des hommes fut de remplir ponctuellement tout leur devoir. Ce n'est pas sans pertes que l'on accomplit de telles œuvres. Notre groupe a eu ses victimes. Saluons la mémoire des chers défunts, qu'ils sachent que nous ne saurions les oublier. Ne les pleurons pas : « Ceux qui meurent jeunes sont aimés des Dieux », et ils dormiront mieux s'ils savent que leur sacrifice n'a pas été inutile. Dans le sang ils ont engendré la Victoire qui s'est rangée sous nos drapeaux. Plus belle que jamais la France vivra fière de ses Morts.

****

Ancestramil

IMPRIMERIES RÉUNIES, NANCY,